



ISABELLE CHAUMARD

**LE SACRIFIÉ
DE CASTELLUCCIO**

LE MOT ET LE RESTE

ISABELLE CHAUMARD

LE SACRIFIÉ
DE CASTELLUCCIO

LE MOT ET LE RESTE
2020

« Quand un homme est enfermé, littéralement enterré vivant, pour pouvoir résister à la folie, à la misère physiologique, ne pas se coucher sur le ciment et attraper le scorbut, d'autres maladies ou le suicide, il faut s'évader. Tant de jours, tant d'heures, tant de nuits, tant de secondes, tant de minutes, je me suis rappelé les moindres détails de ma vie d'enfance ou ma première cavale. Je voyais le soleil, c'est-à-dire, je n'étais plus en prison. »

Henry Charrière, dit "Papillon" (1906-1973).
Dominique Levy et Catherine Berchadsky,
Radio France, France Bleu Midi Aquitaine,
« Tu finiras au bagnon », 1999.

I MARIE

Des cris la secouent et pénètrent son rêve. Brutalement. Une effraction coup de poing dans son cerveau. Elle se trouvait sur un parking de supermarché. Elle ne se rappelait plus où elle avait garé sa voiture. Elle cherchait. Une foule de gens et de chariots glissaient sur le goudron, synchronisés comme s'ils avaient déjà répété tous ensemble la chorégraphie. Perdue. Paniquée. Enfermée dans le carré de bitume. Et soudain ces cris. Des injures. Des hurlements.

Un battant qui claque la réveille en sursaut. En gros plan, juste sous son nez, un téléphone fixe. Elle lève sa tête ankylosée et déplie ses bras. La pile de dossiers parfaitement classés tombe au sol et au même moment la porte s'ouvre sans prévenir.

– Ramène-toi, y a du grabuge chez Sophie. Elle est furieuse ! Un peu honteuse de s'être endormie, Marie avale la moitié de sa bouteille d'eau, remet ses cheveux en place et s'apprête à sortir. « *Du grabuge chez Sophie, encore. Elle a pas de bol.* »

Son bureau est installé à l'étage des assistantes sociales. Ça se passe plutôt bien, mais de temps en temps il y a des turbulences. Ce service est la gare terminus de tous les échecs enfantés à coups de chômage de masse et de solitudes. En prime, on a le *happy hour* des pathologies. Ou plutôt un *happy day* : toute la journée du matin au soir. Les pathologies, elles se peaufinent d'année en année. Ici, on les voit prendre de la bouteille au fil des ans. Comme si le temps les rendait de plus en plus élaborées, subtiles, imaginatives.

La salle d'attente, c'est la cour des Miracles. On regarde défiler plusieurs sortes de misères. Chacune avec son costume. Parfois, il ne faut pas s'y fier, parce que les costumes on peut les trouver en location.

Ils savent se marier entre eux, les malheurs. Deux cuillers de RSA avec un chouïa de déprime. Un zeste d'alcoolisme avec un paquet d'années à la rue. Un bon coup de poing dans la tronche du gosse et un rail de xanax/prozac/stilnox. Le problème avec les misères, c'est qu'on ne sait plus qui on doit sauver ni par quel bout il faut commencer.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– Monsieur Percati, tu te souviens ? Le signalement pour suspicion d'abus sexuel.

– Eh bien ?

– On a placé sa gamine il y a trois mois. L'enquête est bouclée, l'auteur n'était pas le père, mais le beau-père, donc Percati peut la récupérer. Sauf que pour ça il faut un papier de l'inspectrice ASE¹. Or elle a posé ses congés.

– Bourdin peut signer !

– Elle veut pas le recevoir. T'imagines la haine qu'il trimballe ? Trois mois sans voir sa fille et il doit attendre l'accord d'une nana en vacances ! Bilan des courses, c'est mon bureau qu'il est venu renverser...

Les procédures sont souveraines. Marie retourne à ses papiers. Dans quelques minutes, son prochain rendez-vous arrive. Le sixième de la journée. Juste avant, elle a rempli quatre contrats d'insertion avec des gagnants RSA, dont un SDF. Elle a entamé le dossier de surendettement de Madame Morand, elle a reçu un couple pour une demande d'adoption et écouté une femme matraquée par son Jules.

1. ASE : aide sociale à l'enfance.

Les quatre RSA se sont engagés à chercher le boulot qu'ils ne trouveront pas. L'endettement de Madame Morand ne risque pas d'être résorbé tant qu'elle ne cessera pas de financer son désespoir à coups de crédits à la consommation. Et pour ça il faudrait qu'elle réussisse à quitter Monsieur Morand. En positif, il y a eu la demande d'adoption. Mais c'est sûrement elle, Marie, qui a filé le bourdon à ce couple. Quant aux violences conjugales de la jeune femme reçue en dernier, impossible de trouver une place libre en foyer.

Elle en est là de sa journée. Ensuite, elle rendra visite au jeune Abram, il est hospitalisé, elle vient de récupérer son dossier pour évaluation.

Elle l'aime, ce foutu boulot. Elle les aime, tous ces gens. C'est plutôt le carcan administratif qui l'épuise. L'absence de réponse et le mensonge qui va avec. La baisse des budgets. Les gamins fracassés qui attendent des mois avant d'être retirés à leur famille, même quand le juge l'a ordonné. Tu bosses pour quoi ? Elle se sent un peu lâche, même si elle se donne au maximum. Elle fait de son mieux. C'est comme ça.

Au départ elle espérait devenir historienne, mais les débouchés étaient trop maigres, elle n'a pas pris le risque. Et puis son futur mari s'impatiait à Ajaccio. Alors elle s'est dit que quitte à décortiquer les histoires, elle pourrait s'intéresser à celles de ses contemporains. Marie est assistante sociale. Ça ne l'empêche pas de mener des recherches. Entre midi et deux, elle va à la bibliothèque ou file aux archives départementales. Là elle se sent vivante. Ce sont les morts qui la réveillent.

II

ABRAM

Il scrute l'ongle bouffé jusqu'au milieu de la phalange. Les doigts boudinés. Il les fixe. Et puis ces mains accrochées à des avant-bras zébrés de croûtes en lignes droites. Crispées sur la cuvette.

« *Je suis mort. De toute façon, je suis mort.* » La salle d'eau diffuse une lumière blafarde. La couche de peinture effritée se détache des murs humides. Un carreau blanc décollé, à peine maintenu par l'arête inférieure, est prêt à tomber. Le lavabo est sale. La douche est froide. La serviette est fine, semblable à une pelure d'oignon. Tout est blême. Comme si le bloc lumineux vissé au-dessus de la porte inoculait insidieusement le virus de la craie.

Les yeux éteints d'Abram se posent sur le pâle reflet que renvoie le miroir. « C'est une illusion, souffle-t-il. Moi, je suis mort. » Il ne tente pas de s'en convaincre : il le sait. Comme le nom écrit sur la plaque du cimetière. Il est mort à 16 ans, le jour de son anniversaire. Il y a une semaine. Ce qu'il aperçoit dans la glace, c'est ce qu'il était avant : un adolescent brinquebalé entre le dedans et le dehors. Entre la vie et la mort.

C'est comme ça qu'il a appris à marcher : sur un fil. C'est pour ça qu'il n'a pas su, avant ses deux ans, tenir sur ses jambes et avancer tout droit. « *Essayez, vous, d'apprendre à marcher sur un fil. Vous verrez.* »

Il a longtemps hésité à se lancer. Il pressentait tout au fond de lui qu'à l'instant où il se camperait sur ses mollets, les coups ne

cesseraient de tomber. Maintenant, il est bien gros pour rester en équilibre sur cette corde mince. Le médecin a annoncé tout à l'heure 82 kg pour 1 m 60. C'est sûrement de cette façon qu'il a quitté la vie. Quand on est gavé de malheurs, on est trop lourd pour garder ses semelles sur le fil. On commence par glisser et puis le poids finit par nous emporter.

Le jeune garçon se dirige vers la pièce attenante: un lit en fer-blanc, une armoire vide, un carré vitré à barreaux. Il doit leur prouver qu'il est bien mort. Il n'existe qu'une manière de leur montrer la vérité: se tuer à nouveau. Ils constateront alors qu'une sorte de fantôme est malgré tout encore là. Ils conviendront que cette enveloppe est un linceul, constitué de tout sauf de cellules vivantes. *« Au pire, il ne peut rien se passer de plus puisque je suis déjà mort. »*

Il va devoir imaginer un scénario béton, car ils ont retiré la ceinture de son pantalon et même les cordons glissés dans ses shorts. Ils ont aussi supprimé son couteau et ses écouteurs. Ce qui lui manque le plus, c'est son stylo et son cahier à ressort. Le sac-poubelle noir a tout englouti. *« Tant pis. On n'a pas besoin de ça lorsqu'on est mort. »*

À l'extérieur de la chambre, il y a ce silence assourdissant. Tellement écrasant qu'il en devient douloureux. Abram tape sur l'encadrement de la vitre pour l'interrompre. À 5 heures du matin c'est le moment du vide. Jusque-là, on n'est jamais vraiment tout seul. Beaucoup dorment profondément, abrutis de chimie, mais il en reste toujours un ou deux encore vivants. Les ombres déambulent. Les voix geignent depuis les cellules blanches. Les portes s'ouvrent et les visiteurs de la nuit se glissent dans des lits qui ne sont pas les leurs.

Parfois quelqu'un vient et gronde. Le silence reprend. Pas très longtemps.

– Rendez-moi ma valise, bande de chiens !

– J'arrive, chéri !

C'est juste avant le lever du soleil que les insomniaques tombent. Tous en même temps. Au même moment. Abram frissonne dans ce vide, lorsque tout se fige. La bâtisse dressée là depuis deux siècles. Les étages et les cloisons. Les barreaux des fenêtres closes et les lits perpendiculaires aux murs. Quand les humains disparaissent au fond des draps, comme cristallisés.

La nuit, dans l'abîme, se retrouver seul fait un boucan d'enfer.

« C'est quand tu cries en dedans de toi-même parce que de toute façon te servir de tes cordes vocales ne réveillerait personne. » Ensuite, ça devient une façon d'être que de hurler de l'intérieur. Et peut-être, ça finit par entamer la chair. Les boyaux. Et même les os. Il y a bien des extinctions de voix. Il peut aussi y avoir des extinctions de chairs et d'os. L'avantage des cuirs, c'est qu'ils se tannent. Au bout d'un moment, ils s'habituent. Ils saignent, puis cicatrisent et puis saignent à nouveau. La croûte se forme encore, imperturbable. Elle s'épaissit. Elle finit par constituer une porte blindée. Une paroi insonorisée. Contre le bruit des hurlements de ta nuit. Tu peux hurler autant que tu veux, toi-même tu ne t'entends plus.

Peut-être qu'ensuite tu ne cries plus. Peut-être qu'en plus d'être muet, tu deviens sourd comme un pot. *« C'est sûrement pour ça que tout le monde se tait. Parce qu'à force d'être muet, tu es sourd comme un pot. Et tu meurs en silence. »*

La nuit commence de bonne heure à l'hôpital psychiatrique. À 6 heures du soir, on s'apprête à rejoindre les ténèbres. Les corps hagards et automatisés se dirigent comme un seul homme vers le bureau des soignants. Vu du ciel, ça ressemble sûrement à une fourmilière remontant de longues galeries blanchâtres en labyrinthe, jusqu'au distributeur de silence. L'infirmière est postée sur le pas de la porte. Elle positionne son chariot, sort sa liste de noms et son stylo. Coche des cases en face des patronymes. À la queue leu leu, chacun s'avance sagement et tend la main pour recevoir ses cachets. Quelques-uns ouvrent simplement la bouche. Ceux qui ont déjà grugé et dont on veut s'assurer qu'ils ont bien ingurgité les drogues. Dans le rang, les paris sont pris.

– Deux euros qu'elle m'aura pas ce soir. J'avale pas son truc !

– Ta gueule, Max.

Abram a atterri ici il y a quelques heures. Quand ils sont venus le chercher, il n'a pas protesté. Sa mère non plus. Quant à son père, il a quitté la maison bien avant que le gamin n'ait réussi à marcher. Après avoir fracturé la mâchoire de sa mère. C'est sûrement pour ça qu'elle ne parvient pas à parler, juste à se taire ou hurler. Parfois elle disparaît. Abram la secoue, mais on dirait qu'elle ne sent rien du tout. Et lui s'enferme dans les toilettes. Pour arrêter ses tremblements, il sort le couteau et creuse des galeries dans sa chair. Comme ça il n'a plus mal. Tout dégorge d'un coup. De toute façon, ça n'a plus aucune importance puisque Abram est mort, il y a une semaine, le jour de ses 16 ans.

III

JEAN-BAPTISTE

14 mai

C'est joli Castelluccio. C'est presque une chanson.

Le juge prétend qu'ici ça sera drôlement mieux que chez mes vieux. Moi je les aime bien mes vieux. Le père a la détente facile et la mère en ramasse aussi. Mais en vrai c'est pas pour ça. C'est pasque j'ai tiré à l'étalage. Z'ont dit que chui un vaurien. Les cons.

Pour arriver jusqu'à Marseille le voyage a duré plusieurs jours. Des enfants venus de toute la France sont montés sur le bateau avec les gendarmes. Y avait des gars qui vomissaient partout. Malades comme des chiens. Moi ça risquait pas que je balance mon repas aux poissons vu c'que j'avais dans le bide. Après on a marché des plombes dans les broussailles. Le gardien gueulait. Trop mous qu'il disait. Pas pire que tes couilles!

Je m'en fous c'est pas mal ici. Même qu'il y a la montagne et la mer. Je savais pas que c'était possible de voir les deux en même temps. À La Rochelle d'où qu'je viens c'est tout plat autour de l'océan.

Après nous z'ont emmenés dans une salle pour nous changer. Sont raides ces frusques. Faut pas les abîmer il a dit le gardien.

Je loge avec les autres dans un grand dortoir. Ça pue avec tous ces gars. Y a des gosses de 8 ans avec nous. Y pissent au lit je parie. Y a aussi des types de 20 berges. Paraît qu'y a des mecs qui veulent enculer les nouveaux. Moi ils m'enculeront pas. Je sais me défendre.

Je m'en fous bientôt je rentrerai chez moi. Mais ché pas quand.

IV MARIE

16 h 15. Elle doit arriver à Castelluccio avant la distribution des plateaux-repas. Allez savoir dans quel état elle trouvera le gosse après une nuit et une journée en unité psychiatrique pour adultes. Ailleurs, tout était plein : les placements comme les hospitalisations sont fonction des textes, mais dépendent aussi des finances. Ce scandale passe inaperçu. Si chacun constate l'engorgement des urgences hospitalières, les fous et les enfants battus, tout le monde n'en a pas dans ses tiroirs. C'est ni vu ni connu.

Jusqu'au début des années deux mille, on plaçait un peu trop facilement. La loi le permettait et les caisses étaient remplies. Aujourd'hui ce n'est pas la même paire de manches. Pour retirer un gamin de son milieu, il faut presque qu'il soit à moitié mort. Certificats médicaux et hématomes en triple exemplaire, enquête de police ou des services sociaux, refus d'aide revendiqué par les parents, en bonne et due forme, noir sur blanc : c'est un dossier plombé que l'on transmet au procureur pour une saisine du juge des enfants. Sans ça, retour à l'envoyeur. Au carcan administratif s'ajoute le manque cruel de places en foyer de l'enfance ou famille d'accueil.

Abram, adolescent de 16 ans, ne risque pas d'intégrer un établissement du jour au lendemain, il n'est pas prioritaire. Marie a fait son boulot. Elle a rencontré la mère et le jeune pour évaluer la situation, puis transmis son rapport au procureur qui a ordonné le placement provisoire du garçon

en hôpital psychiatrique. Tout ça a été traité *manu militari* au vu de l'urgence. Le parquet demande maintenant à Marie de réaliser une évaluation plus poussée afin d'orienter Abram à sa sortie : retour à la maison ou famille d'accueil. Si la justice opte pour la seconde solution, de toute façon, ça ne sera pas pour tout de suite.

Le rôle de Marie s'arrête là. Les enfants en attente, ce n'est pas son sujet.

Elle ne peut pas renverser les montagnes. Dénoncer cette aberration serait une grosse prise de risque, car l'administration n'aime pas les vagues. Pour se préserver, elle est bien forcée de fermer les yeux. Tout à l'heure, elle rejoindra son petit pavillon sagement posé dans un lotissement calme, à la sortie d'Ajaccio. Une maison cube. Le haut de gamme du cube.

Ses enfants passent la semaine chez leur père, peu importe si elle rentre tard. Quand personne n'attend, on peut sortir un plat Picard du congélateur et s'avachir sur le canapé sans nécessité de faire bonne figure. Le problème, c'est justement que personne n'attend. Mort au fond d'un précipice, les premiers à s'inquiéter seraient les collègues. Seul le chien frétille de bonheur chaque soir devant la porte. Seul le chien aime chaque soir de sa vie comme au premier jour.

Marie a débarqué de Marseille sur le grand ferry blanc et bleu, il y a dix ans. Elle a rejoint Paolo, laissé le continent et sacrifié sa fac d'histoire au grand dam de sa famille. Elle ne sait pas vraiment comment c'est arrivé, mais quand il l'a quittée, l'an passé, cela faisait déjà longtemps qu'il ne la regardait plus. Elle était devenue la seule personne avec qui il ne plaisantait plus jamais et aussi la seule à le mettre en colère au moins une fois par semaine. Au fil des années, elle

s'est recroquevillée comme une chenille sèche brûlée par le soleil. Un matin, il a trouvé qu'elle était trop desséchée et il est parti.

Sa voiture grimpe la côte qui mène à l'hôpital psychiatrique juché à flanc de montagne. La route attaque le maquis, comme un exploit de l'homme gagné sur la nature. Ce chemin, ce sont des enfants bagnards qui l'ont dessiné il y a moins de deux siècles, à coups de serpes et de pelles, sous les ordres des prisonniers adultes de Coti-Chiavari. Ici, cent soixante gamins sont morts. Dans les murs de cet ancien établissement pénitentiaire pour mineurs, sont installés l'unité psychiatrique et le service en cancérologie d'Ajaccio. Marie a engagé des recherches à ce sujet et profite aujourd'hui de sa visite à l'hôpital pour découvrir le site.

Elle gare sa voiture au bord de la route, passe sous la barrière de barbelés et s'avance dans les broussailles. À l'époque, le bagne proposait son propre lieu de sépulture. Enfin, c'est beaucoup dire : un carré de terrain dans le maquis. On y enterrait les enfants morts de maladie, violence ou malnutrition. Les autres petites victimes creusaient les trous.

Le chemin regorge de ronces. Dans cet amas de racines et de lianes sèches, les mûriers sauvages écorchent ses bras nus et elle interrompt sa marche pour enfiler sa veste. Au loin, elle aperçoit une plaque placée là par la municipalité. Lorsque l'historien René Santoni s'est installé dans le hameau, il s'est intéressé au cadastre et a découvert ainsi l'existence de ce centre pénitentiaire destiné aux enfants à partir de 8 ans. Un lieu maudit que la mémoire collective s'était jusque-là efforcée d'oublier.

Mais la généalogie n'oblitére rien. Les secrets honteux restent entre parenthèses, c'est tout. Les traumatismes de